Chapitre 1

Je déteste lire. Regarder des mots sur une page blanche, pour moi, c'est pire que compter des moutons avant de m'endormir. Quand je vois des taches noires sur une feuille de papier, je commence tout de suite à rêver : j'imagine que les lignes sont des routes qui traversent les États-Unis, et je m'installe au volant de ma Ferrari. J'embraye en première, je fais tourner le moteur à dix mille tours, je lâche le frein et je décolle. Ôtez-vous de mon chemin, les lapins, tassez-vous, les coyotes, je m'en vais rattraper le Road Runner.

Dans mes rêves, je file à trois cents kilomètres à l'heure. Mais quand je lis, j'ai l'impression d'être une tortue. Pire qu'une tortue : un ver de terre qui serait sorti prendre l'air, un jour de pluie. Je lis un mot, puis un autre et, avant d'arriver au troisième, je regarde le plancher, j'imagine que la patte de mon pupitre est un accélérateur, j'appuie à fond… et, bye bye, les équations. Mon livre de maths est un tableau de bord, je m'agrippe à mon pupitre, je me penche pour mieux négocier les virages, je passe en trombe devant les estrades et puis je vois le gros doigt jaune du prof se poser sur mon volant.

— Réveille-toi, Steve… Tu as un examen à finir.

Je freine, je me stationne dans le puits de ravitaillement, je regarde mon examen de maths, mais je n'ai pas aussitôt fini de lire le problème que deux bolides me dépassent et disparaissent à l'horizon, dans un nuage de poussière. Je ne prends même pas le temps de mettre mon casque : je saute dans ma Ferrari, j'appuie sur l'accélérateur, je réussis à les rattraper, mais les deux pilotes sont complices, ils me bloquent le chemin, impossible de les dépasser, à moins de me faufiler par l'accotement… Je décide de prendre le risque, je fonce et je réussis ! Steve Charbonneau remporte le Grand Prix, une fois de plus ! Me voici sur le podium, à arroser de champagne les spectateurs, et surtout les spectatrices, béates d'admiration…

Dans mes rêves, je gagne toutes mes courses. Dans la vie… Eh bien, dans la vie, c'est moins facile. Comme j'ai des problèmes de concentration, on m'a mis dans la classe de M. Vinet. Au début de l'année, nous étions vingt-cinq. Nous ne sommes plus que douze. Les autres ont décidé de lâcher l'école aussitôt qu'ils ont eu seize ans, ou même avant. Moi, j'aurai seize ans le 25 juin, dans un mois, alors j'attends.

L'école, c'est trop lent pour moi. La preuve, c'est que je comprends toujours du premier coup quand le professeur explique quelque chose au tableau. Mais aussitôt qu'il répète, je m'endors. Et quand je suis obligé de lire, il faut absolument que je rêve, sinon je tomberais dans le coma.

▲▼▲

Je n'ai jamais aimé mes professeurs de français. Ils voulaient toujours que je lise des livres qu'ils avaient aimés lorsqu'ils étaient jeunes, à l'époque où il n'y avait même pas d'ordinateurs, et peut-être même pas de télévision. Des histoires en vieux français, avec des descriptions interminables (sauf quand il y avait du sexe, évidemment : dans ces moments-là, pas de danger qu'ils décrivent !).

Chaque fois que je réussissais à me rendre au bout d'une page, mes professeurs s'organisaient pour me faire comprendre que je n'avais rien compris en me posant des questions du genre : « Qu'est-ce que l'auteur a voulu exprimer, d'après vous ? » Celle-là, c'était la pire ! Comment voulez-vous que je le sache, moi, ce qu'il a voulu dire ? Je ne peux tout de même pas lui téléphoner, il est mort il y a deux cents ans ! Et puis qu'est-ce que vous voulez savoir, au juste ? Ce que *moi* je pense, ce que *l'auteur* a pensé, ou bien ce que *je* pense que *l'auteur* a pensé, ou alors ce que *je* pense que *le professeur* pense que *l'auteur* a pensé ? Vous ne trouvez pas que ça commence à être compliqué ? Moi aussi. C'est pour ça que j'ai toujours détesté mes cours de français.

Avec M. Vinet, c'est différent. Au début de l'année, il nous a lu des poèmes. Imaginez un peu : des poèmes ! Nous, de voir un vieux bonhomme chauve prendre des grands airs pour déclamer des niaiseries que nous ne comprenions pas, ça nous a fait crouler de rire. Vinet a vite compris, alors il a changé sa stratégie. Il a voulu nous lire le début d'un roman policier. Le premier chapitre seulement, évidemment. Ensuite, on était supposés se précipiter à la

bibliothèque pour dévorer la suite et devenir des drogués de lecture. Mais on lui a vite mis les points sur les *i*:

— Écoutez, M. Vinet, *tous* les professeurs ont essayé le même truc depuis le début du primaire, et ça ne marche pas! Vous pouvez continuer à nous lire des histoires si ça vous amuse, mais nous, on n'a pas envie de les continuer!

Vinet a dit:

— D'accord, on va essayer autre chose: chaque matin, vous allez consacrer quinze minutes à la lecture. Quinze minutes seulement, ce n'est quand même pas la mer à boire! Et vous pouvez lire n'importe quoi, un journal, une revue, *n'importe quoi*!

Le lundi suivant, la moitié des filles de la classe sont arrivées avec des revues de mode, l'autre moitié avec un roman d'amour. M. Vinet a poussé un grand soupir, mais il les a laissées faire. Quand les gars ont sorti leur *Journal de Montréal*, il a poussé encore un grand soupir, mais il n'a rien dit. Mais quand Yan a sorti son *Playboy*, il est vite intervenu.

— Pas question de lire ça dans ma classe! a dit Vinet.

— Je ne voulais pas le *lire*, non plus! Je voulais juste regarder les images…, a répliqué Yan, ce qui nous a tous fait rire.

J'aime bien Yan, et je pense que M. Vinet l'aime bien, lui aussi. Quand ils commencent à discuter, ces deux-là, ça n'en finit plus, et c'est justement ce qui est

arrivé ce matin-là. Vinet a essayé de confisquer la revue, mais Yan n'a pas voulu la lui remettre :

— C'est pas juste, monsieur ! Les filles ont le droit d'avoir des revues de mode, et pas nous !

Vinet a répondu que *Playboy* n'était pas une revue de mode, puisque les filles étaient nues, mais Yan a répondu qu'il y avait autant de filles nues dans les magazines de mode, et Vinet a bien été obligé d'admettre qu'il avait raison. Ensuite, Yan a demandé à M. Vinet pourquoi les filles avaient le droit de lire des romans d'amour dans lesquels il y a des scènes de sexe, alors que nous, les garçons, on n'avait pas le droit de regarder des images de filles qui ne font rien d'autre que d'être belles. Il avait un peu raison, je trouve : pourquoi les mots ce serait correct et pas les images ? Ce n'est quand même pas notre faute si les gars et les filles ne sont pas pareils. C'est vrai, quoi, les filles, ça les excite de lire qu'un beau bonhomme musclé serre dans ses bras la belle héroïne en lui chuchotant des mots d'amour, mais nous, les gars, on préfère voir l'héroïne déshabillée, et quand elle est déshabillée, elle n'a pas vraiment besoin de parler. Ce n'est quand même pas notre faute si on n'a pas la même sorte d'imagination, qu'est-ce que vous en pensez, vous, M. Vinet ? C'était vraiment une belle discussion, et à la fin tous les élèves étaient contents : on avait parlé pendant dix minutes, il ne restait donc plus que cinq minutes de lecture obligatoire !

Dans notre classe, on est peut-être pourris en français, mais pour trouver des arguments on est quand même assez bons, même Vinet a été obligé de l'admettre.

— Vous êtes champions pour discuter, mais je maintiens ma position. La prochaine fois que l'un de vous apportera un *Playboy* dans ma classe, je lirai des poèmes pendant toute la période !

— Non, monsieur ! Pitié ! a supplié Yan en rangeant aussitôt sa revue dans son pupitre. Est-ce que je peux lire ça, à la place ?

Et il a sorti de son pupitre un album de Garfield.

M. Vinet a poussé un long soupir, mais il n'a pas pu s'empêcher de sourire.

— Maintenant, je veux voir tout le monde le nez dans son livre, et vite ! Il ne reste plus que cinq minutes…

Tout le monde a obéi, sauf moi. Je ne voulais pas faire la mauvaise tête, c'est juste que je n'avais rien à lire.

Vinet s'est approché de mon pupitre, il a regardé les graffitis que j'ai gravés au début de l'année, quand je filais un mauvais coton. Il y a juste deux mots. Le premier, c'est STEVE. L'autre, c'est DEAD.

— Tu vas trouver le temps long, m'a dit Vinet. Relire les deux mêmes mots pendant cinq minutes… Tu n'as vraiment rien à lire, chez toi ?

Ça, c'était une gaffe, et Vinet le savait : chez moi, ça n'existe pas. Ça n'existe plus. Avant, ça existait un peu, je pense, mais j'étais trop petit pour m'en souvenir. Quand mon père est parti, ma mère a voulu me garder, mais le juge n'a pas voulu. Il a dit que je serais mieux en famille d'accueil, que c'était pour mon bien, et blablabla. Des familles d'accueil, j'en ai connu huit

ou neuf, je ne les compte même plus. Quand je n'étais pas bien là où j'étais, je m'organisais pour être insupportable jusqu'à ce qu'on me mette dehors. C'est facile d'être insupportable : il suffit de mettre sa musique trop fort ou même de regarder les gens dans les yeux. La plupart des adultes ne supportent pas ça. Quand ça ne suffisait pas, j'organisais des coups.

J'ai fini par me caser chez un bonhomme qui s'appelle Desjardins, disons. Chez lui, ça ressemble un peu à une famille : il y a une bonne femme qui passe ses journées à compter ses pilules et un bonhomme qui regarde le baseball à la télévision. Ils ne parlent jamais. Ils ne lisent jamais non plus : tout ce que je pourrais lire, dans cette maison-là, c'est le *TV Hebdo*, sauf que le bonhomme ne veut jamais me le prêter parce qu'il n'a pas fini ses mots croisés. Comme il s'endort toujours avant d'avoir trouvé le premier mot, ça risque de prendre un bout de temps avant qu'il me le prête. Qu'est-ce que je pourrais lui emprunter d'autre, comme lecture ? Le catalogue *Canadian Tire* ? Le mode d'emploi de son grille-pain ?

Je pensais à tout ça pendant que Vinet regardait en silence les deux mots gravés sur mon pupitre.

Nous sommes restés comme ça un bon bout de temps à ne rien dire, puis Vinet m'a parlé à voix basse, tellement basse qu'il fallait que je sois bien concentré pour le comprendre :

— Tu veux de l'action, Steve ? C'est ce que tu as toujours voulu ? Eh bien, tu vas en avoir. Même que tu vas en avoir trop… Tu es prêt ?

Il chuchotait, mais j'avais l'impression qu'il criait. Jamais je ne l'avais entendu parler comme ça, jamais il n'avait eu l'air aussi convaincu. Je ne savais pas trop dans quoi je m'embarquais, mais j'ai dit oui. Qu'est-ce que j'avais à perdre ?

— Tu vas aller à la bibliothèque, a-t-il continué, toujours à voix très basse, comme s'il me confiait un grand secret, et tu vas demander à Louise l'édition spéciale du *Guide de l'auto*. Tu m'as bien compris ? L'édition spéciale du *Guide de l'auto*…

Je n'avais pas envie d'aller m'enfermer dans la bibliothèque, mais quelque chose me disait qu'il fallait que j'obéisse, que je n'avais pas le choix, que c'était même une question de vie ou de mort.

J'y suis allé. Et j'ai vu la mort. Je l'ai même vue dans les yeux, et on s'est parlé longtemps, elle et moi.